

SALMAN RUSHDIE

# Langages de vérité

ESSAIS 2003-2020

traduits de l'anglais  
par Gérard Meudal

*ACTES SUD*



*À la prochaine génération  
Nabeelah  
et  
Rose.*



## SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE .....	11
Contes fantastiques .....	13
Protée.....	42
Héraclite .....	61
Les débuts d'un autre écrivain.....	77
DEUXIÈME PARTIE.....	101
Philip Roth .....	103
Kurt Vonnegut et <i>Abattoir 5</i> .....	120
Les romans de Samuel Beckett.....	130
Cervantès et Shakespeare .....	137
Gabo et moi.....	141
Harold Pinter (1930-2008).....	155
Préface aux entretiens de la <i>Paris Review</i> , vol. IV.....	166
Autobiographie et roman .....	171
Adaptation .....	191
Notes sur la paresse : de Saligia à Oblomov.....	210
Hans Christian Andersen.....	223
<i>King of the World</i> de David Remnick.....	227
Eh bien soit, je me contredis.....	233
TROISIÈME PARTIE .....	237
Vérité .....	239
Courage .....	244
Textes pour le PEN Club .....	249
1. La plume et l'épée.....	249
2. La naissance du festival PEN Voix du monde .....	253

3. La conférence Arthur Miller, 2012.....	255
4. Le festival PEN Voix du monde. Soirée d'ouverture, 2014 ....	260
5. Le festival PEN Voix du monde. Soirée d'ouverture, 2017....	265
Christopher Hitchens (1949-2011) .....	268
L'instinct de liberté.....	274
Oussama Ben Laden .....	289
Ai Weiwei et quelques autres. La répression en Chine en 2011 .....	293
Le dieu à moitié femme .....	297
Nova Southeastern University, Floride. Discours prononcé lors de la cérémonie de remise des diplômes 2006.....	307
Université d'Emory. Discours prononcé lors de la cérémonie de remise des diplômes 2015 .....	312
QUATRIÈME PARTIE.....	317
L'artiste composite : l'empereur Akbar et l'élaboration du <i>Hamzanama</i> .....	319
Amrita Sher-Gil : correspondance.....	338
Bhupen Khakhar (1934-2003) .....	345
Être Francesco Clemente : <i>Autoportraits</i> .....	348
Taryn Simon : un index américain du caché et du méconnu ...	356
Kara Walker au musée Hammer, Los Angeles, 2009.....	362
Sebastião Salgado .....	365
Le Noël d'un incroyant.....	368
Carrie Fisher .....	372
Pandémie .....	377
Le questionnaire de Proust : <i>Vanity Fair</i> .....	390
<i>À propos de ces textes</i> .....	392

## PREMIÈRE PARTIE





## CONTES FANTASTIQUES

### 1

Avant qu'il n'y ait des livres, les histoires existaient déjà. Au début, elles n'étaient pas écrites. Parfois elles étaient même chantées. Des enfants naissaient et avant qu'ils sachent parler, leurs parents leur chantaient des chansons, l'histoire d'un œuf qui tombe d'un mur, peut-être, ou celle d'un garçon et d'une fille qui escaladent une colline et dégringolent à son pied. En grandissant, les enfants réclamaient des histoires aussi souvent que de la nourriture. À présent il y avait celle d'une oie qui pondait des œufs d'or ou celle d'un garçon qui vendit la vache de la famille contre une poignée de haricots magiques, celle d'un méchant lapin envahissant les terres d'un redoutable fermier. Les enfants tombaient amoureux de ces histoires et voulaient qu'on les leur raconte sans cesse. Puis ils grandissaient et retrouvaient ces histoires dans des livres. Mais aussi d'autres histoires qu'ils n'avaient jamais entendues, celle d'une fillette qui tombe dans le terrier d'un lapin, ou celle d'un vieil ours idiot, d'un petit cochon facile à effrayer et d'un âne mélancolique, celle d'un péage fantôme ou d'un endroit rempli de choses fantastiques. Ils écoutaient et lisaient des histoires et ils en tombaient amoureux, celle de Mickey la nuit dans la cuisine, entouré de pâtisseries magiques ressemblant tous à Oliver Hardy, celle de Peter Pan qui croyait que la mort devait être une sacrée grande aventure, celle de Bilbon Sacquet sous sa montagne rapportant un concours de devinettes contre une étrange créature qui avait perdu son précieux, et le fait de tomber amoureux de ces

histoires éveillait chez les enfants quelque chose qui les nourrirait toute leur vie : leur imagination.

Les enfants s'éprenaient facilement des histoires, et même, ils vivaient en elles, ils en inventaient de nouvelles tous les jours pour jouer, ils ravageaient des châteaux, conquéraient des nations, cinglaient sur le bleu de l'océan et, la nuit, leurs rêves étaient emplis de dragons. Ils étaient alors tous des conteurs, inventeurs d'histoires autant que receveurs. Mais ils continuaient à grandir et lentement les histoires se détachaient d'eux, elles étaient rangées dans des boîtes au grenier et il devint plus difficile pour ces anciens enfants de raconter et d'écouter des histoires, il leur devint plus difficile, hélas, de tomber amoureux. Pour certains d'entre eux les histoires commencèrent à sembler absurdes, inutiles : des trucs de gamins. C'étaient là des gens tristes et nous devons avoir pitié d'eux et essayer de ne pas les considérer comme de stupides ignorants, des ennuyés ratés.

Je pense que les livres et les histoires dont nous nous éprenons font de nous ce que nous sommes ou, pour rester plus modeste, que le fait de tomber amoureux d'un livre ou d'une histoire nous transforme d'une certaine manière et que l'histoire que nous aimons devient une part de l'image que nous nous faisons du monde, de notre façon de comprendre les choses, d'émettre des jugements et de faire des choix dans la vie quotidienne. En tant qu'adultes, nous tombons moins facilement amoureux et nous sommes susceptibles de nous retrouver avec seulement une poignée de livres dont nous pouvons dire que nous les aimons vraiment. C'est peut-être pour cette raison que nous émettons tant de jugements erronés.

Cet amour n'est ni inconditionnel ni éternel. Un livre peut cesser de nous parler alors que nous avançons en âge et l'impression que nous en avons va disparaître. Ou nous pouvons tout à coup, à mesure que notre vie modèle et accroît, espérons-le, nos facultés de compréhension, être capables d'apprécier un livre que nous avions écarté autrefois, nous pouvons tout à coup en percevoir la musique, être captivés par sa chanson. Lorsque, à l'université, j'ai lu pour la première fois le grand roman de Günter Grass, *Le Tambour*, je n'ai pas réussi à le terminer. Il a traîné sur une étagère pendant dix bonnes années avant que je ne lui accorde une

deuxième chance et cette fois il est devenu un de mes romans préférés de tous les temps, un des livres dont je dirais que je l'aime. C'est une question intéressante à se poser : quels sont les livres que vous aimez véritablement ? Faites le test. La réponse vous en apprendra long sur qui vous êtes en ce moment.

J'ai grandi à Bombay, en Inde, une ville qui ne ressemble absolument pas aujourd'hui à ce qu'elle était autrefois et qui a même changé de nom pour devenir Mumbai, ce qui sonne beaucoup moins bien, à une époque si différente du présent qu'elle paraît incroyablement lointaine, fantastique, même : une version, dans la vie réelle, de l'âge d'or mythique. L'enfance, comme nous le rappelle A. E. Housman dans "Le Pays du bonheur perdu", que l'on appelle aussi souvent "Ces collines bleues dont je me souviens", est le pays auquel nous avons tous un jour appartenu et que nous finirons tous par perdre.

*Il souffle dans mon cœur un vent qui tue,  
Venu d'une contrée lointaine.  
Ces collines bleues dont je me souviens,  
Ces flèches, ces fermes, que sont-elles ?*

*Elles sont du pays du bonheur perdu,  
Et je revois sa splendeur simple :  
Les grand-routes où je passais, heureux,  
Et où je ne puis revenir<sup>1</sup>.*

Dans cette Bombay lointaine, les histoires et les livres qui me parvenaient de l'Occident me semblaient de véritables contes merveilleux. "La Reine des neiges" de Hans Christian Andersen avec ses éclats de miroir magique qui pénétraient dans les veines des gens et transformaient leur cœur en glace était encore plus terrifiante pour un garçon des tropiques où il n'y avait de glace que dans le réfrigérateur. "Les Habits neufs de l'empereur"

1. Poème XL, extrait de *A Shropshire Lad* d'Alfred Edward Housman, traduit de l'anglais par Marc Porée in *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, "Bibliothèque de la Pléiade", © Éditions Gallimard, 2005. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

semblaient particulièrement réjouissants pour un garçon qui grandissait dans la période faisant immédiatement suite à l'Empire britannique. Et il y avait *Huckleberry Finn*, irrésistible pour un gamin de Bombay à cause de l'extraordinaire liberté d'action de son héros, même si je ne comprenais pas pourquoi si Jim, l'esclave en fuite, essayait d'échapper au monde de l'esclavage et de gagner le Nord abolitionniste, il s'embarquait sur un radeau sur le Mississippi qui coule vers le sud.

Peut-être les histoires venues d'ailleurs nous font-elles toujours l'effet de contes de fées et c'est une des grandes merveilles de la littérature qu'elle nous ouvre de nombreux "ailleurs" depuis le monde sous-marin de la Petite Sirène jusqu'au pays d'Oz de Dorothee, et les rend nôtres. Mais pour moi, les véritables histoires merveilleuses étaient plus proches et j'ai toujours pensé qu'en tant qu'écrivain, ç'avait été ma grande chance d'avoir grandi baigné dans ces histoires.

Certaines d'entre elles étaient d'origine sacrée mais comme j'ai grandi dans un foyer qui n'était pas tourné vers la religion, j'étais en mesure de les accueillir simplement comme de belles histoires. Cela ne veut pas dire que je n'y croyais pas. Quand j'ai entendu le *samudra manthan* – l'histoire qui raconte comment le grand dieu Indra a baratté la Voie lactée, en utilisant le légendaire mont Mandara en guise de barattou pour obliger le gigantesque océan de lait du ciel à rendre son nectar, *amrita*, le nectar de l'immortalité –, je me suis mis à voir les étoiles d'une autre façon. À cette époque incroyablement lointaine, mon enfance, une époque où la pollution lumineuse n'avait pas encore rendu la plupart des étoiles invisibles aux habitants des villes, un gamin dans un jardin de Bombay pouvait encore lever les yeux vers le ciel nocturne, entendre la musique des sphères et y voir avec une humble joie l'épais ruban de la galaxie. Je l'imaginai dégoulinant de nectar magique. Peut-être que si j'ouvrais la bouche, une goutte pourrait y tomber et je deviendrais moi aussi immortel.

Telle est la beauté du conte fantastique et de sa descendance, la fiction : on peut tout à la fois savoir que l'histoire est imaginaire, c'est-à-dire qu'elle n'est *pas vraie* et penser qu'elle renferme une profonde vérité. À de tels moments, la frontière entre le magique et le réel cesse d'exister.

Nous n'étions pas hindous dans ma famille mais nous pensions que les grandes histoires de l'hindouisme étaient également à notre disposition. Chaque année, le jour de la fête de Ganpati, lorsque des foules immenses transportaient des effigies de la divinité à tête d'éléphant jusqu'au bord de l'eau à Chowpatty Beach pour immerger le dieu dans la mer, j'avais l'impression que Ganesh m'appartenait, je voyais en lui un symbole de la joie collective et, oui, de l'unité de la ville plutôt qu'un membre du panthéon d'une religion "rivale". Quand j'appris que Ganesh avait un tel amour de la littérature qu'il s'était assis aux pieds de l'Homère de l'Inde, le sage Vyasa, pour se faire le scribe qui rédigea la grande épopée du *Mahabharata*, il se mit à m'appartenir encore plus profondément ; et quand je grandis et que j'écrivis un roman sur un garçon nommé Saleem, doté d'un nez d'une grosseur inhabituelle, il me sembla naturel, même si Saleem venait d'une famille musulmane, d'associer le narrateur des *Enfants de minuit* au plus littéraire des dieux, qui se trouvait lui aussi pourvu d'une grosse trompe en guise de nez. L'effacement des frontières entre les cultures religieuses dans cette ancienne Bombay véritablement laïque apparaît aujourd'hui comme un élément supplémentaire qui oppose le passé de l'Inde à son présent amer, porté à l'oppression, la censure et le sectarisme.

Le *Mahabharata* et son acolyte, le *Ramayana*, deux des plus longs contes fantastiques qui soient, sont toujours vivants en Inde, ils vivent dans l'esprit des Indiens et sont d'actualité dans leur vie quotidienne, tout comme les dieux des Grecs et des Romains continuaient à vivre autrefois dans l'imagination des Occidentaux. Autrefois, et il n'y a pas si longtemps, il était possible dans les pays occidentaux de faire référence à l'histoire de la tunique de Nessus et les gens savaient parfaitement qu'au moment de mourir le centaure Nessus avait, par un subterfuge, persuadé Déjanire, la femme d'Héraclès ou d'Hercule, d'offrir à son époux sa tunique sachant qu'elle était empoisonnée et qu'elle allait le tuer. Autrefois, chacun savait qu'après la mort d'Orphée, le plus grand des poètes et des chanteurs, sa tête tranchée continua de chanter. Ces images et bien d'autres étaient à la disposition des gens comme des métaphores qui les aidaient à comprendre le monde. L'art ne meurt pas avec la mort de l'artiste, disait la tête d'Orphée. Le

chant survit au chanteur. Et la tunique de Nessus nous mettait en garde contre le fait qu'un cadeau, même exceptionnel, peut s'avérer dangereux. Un autre cadeau de ce genre fut, bien sûr, le cheval de Troie, qui nous engage tous à craindre les Grecs même quand ils apportent des cadeaux. Certaines métaphores des histoires fantastiques de l'Occident sont parvenues à survivre.

Mais en Inde, pendant mon enfance, les contes fantastiques étaient tous vivants et ils le sont encore. De nos jours, il n'est même pas nécessaire de lire l'intégralité du *Ramayana* ou du *Mahabharata*, une nouvelle qui doit faire plaisir à certains, parce que le *Mahabharata* est le plus long poème de la littérature mondiale, plus de deux mille vers, soit dix fois plus long que l'*Iliade* et l'*Odyssée* réunies tandis que le *Ramayana* compte environ cinq mille vers et qu'il est simplement deux fois et demie plus long que les œuvres réunies d'Homère. Heureusement pour les jeunes lecteurs, la série de bandes dessinées à la popularité immense, *Amar Chitra Katha* ("Histoires d'immortels en bande dessinée") propose des versions satisfaisantes des histoires tirées de l'un et de l'autre. Quant aux adultes, une adaptation télévisée du *Mahabharata* en une série de quatre-vingt-quatorze épisodes a paralysé le pays tout entier lors de sa première diffusion dans les années 1990 et a touché un public se chiffrant à plusieurs centaines de millions de téléspectateurs.

Il faut bien reconnaître que l'influence de ces histoires n'est pas toujours positive. Les hommes politiques sectaires des partis nationalistes hindous comme le BJP se servent de la rhétorique du passé pour fantasmer sur un retour au "Ram Rajya", le "règne de Lord Ram", un supposé âge d'or de l'hindouisme sans les désagrèments de membres d'autres religions pour venir compliquer la situation. L'utilisation politique du *Ramayana* et de l'hindouisme en général est devenue, entre les mains de chefs sectaires sans scrupules, une affaire dangereuse. Les attaques contre le livre *Les Hindous*, œuvre d'une érudition consommée, écrite par une des meilleures spécialistes du sanskrit au monde, Wendy Doniger, et la décision regrettable de Penguin India de retirer de la vente des exemplaires du livre et de les pilonner en réponse aux critiques des fondamentalistes en est une claire illustration.

Des problèmes peuvent aussi se poser au-delà du champ politique. Dans certaines versions tardives du *Ramayana*, Lord Ram en

exil et son frère Lakshman laissent Sita toute seule dans leur maison dans la forêt pour aller chasser un cerf d'or dont ils ignorent qu'il s'agit en fait d'un *rakshasa*, une sorte de démon déguisé. Afin de protéger Sita en leur absence, Lakshman trace un *rekha*, un cercle magique autour de leur maison, quiconque tente de le franchir, en dehors de Ram, Lakshman et Sita, mourra dévoré par les flammes qui jaillissent de ce cercle. Mais le roi démon Ravana prend l'apparence d'un mendiant et se présente à la porte de Sita pour demander l'aumône et elle franchit le cercle pour lui donner ce qu'il demande. C'est ainsi qu'il la capture et l'expédie par enchantement dans son royaume de Lanka, après quoi Ram et Lakshman doivent livrer une guerre pour la récupérer. "Franchir la *Lakshman rekha*" est devenu une métaphore pour désigner le fait de franchir les limites de ce qui est autorisé ou simplement d'aller trop loin, de se laisser aller sottement à l'iconoclasme et de s'attirer de terribles ennuis.

Il y a quelques années s'est produit à Delhi une agression désormais tristement célèbre, le viol collectif d'une étudiante de vingt-trois ans qui est décédée des suites de ses abominables blessures. Quelques jours après cet événement épouvantable, un ministre d'État a fait remarquer que si la jeune femme en question n'avait pas "franchi la *Lakshman rekha*", c'est-à-dire si elle n'avait pas pris un bus le soir avec un ami au lieu de rester tranquillement chez elle, elle n'aurait pas été agressée. Il retira par la suite ses propos devant le tollé, mais qu'il ait recouru à cette métaphore montre bien que trop d'hommes en Inde pensent encore qu'il y a des limites et des frontières que les femmes ne devraient pas transgresser. Il faut dire que dans de nombreuses versions du *Ramayana*, y compris la version originale du poète Valmiki, on ne trouve pas l'histoire de la *Lakshman rekha*. Mais une histoire fantastique apocryphe peut parfois faire autant d'effet qu'une version canonique.

Je veux cependant revenir à ce moi de mon enfance, enchanté par des histoires qui n'avaient d'autre but que d'enchanter. Je veux me détourner des grandioses épopées religieuses pour me tourner vers l'immense trésor d'histoires ignobles, surnois, mystérieuses, excitantes, comiques, bizarres, surréalistes et très souvent très fortement empreintes de sexualité que renferme le reste du réservoir oriental parce que, pas seulement pour cette raison mais en fait

oui, en partie parce qu'elles montrent tout le plaisir qu'on peut retirer de la littérature une fois que Dieu a été retiré du tableau. Une des caractéristiques les plus remarquables de ces histoires à présent rassemblées dans les pages des *Mille et Une Nuits*, pour ne prendre qu'un seul exemple, est l'absence presque totale de la religion. Beaucoup de sexe, beaucoup de malice, une bonne dose de perfidie, des monstres, des djinns, des rochers géants ; de temps en temps d'énormes quantités de sang et d'horreur ; mais pas de Dieu. C'est pourquoi les islamistes portés à la censure les détestent tant.

En Égypte, en mai 2010, seulement sept mois avant la révolte contre le président Hosni Moubarak, un groupe d'avocats islamistes eut vent d'une nouvelle édition d'*Alf Laylah wa Laylah* (le titre original du livre en arabe) et entama une action pour demander que cette édition soit retirée du commerce et le livre interdit parce que c'était "un appel au vice et au péché" qui contenait de nombreuses allusions à la sexualité. Heureusement, ils ne parvinrent pas à leurs fins et par la suite des questions plus graves se mirent à occuper l'esprit des Égyptiens. Mais le fait est qu'ils avaient raison sur un point. Il y a bien dans ce livre de nombreuses références à la sexualité. Et les personnages semblent bien plus préoccupés de faire l'amour que de se conduire pieusement, ce qui pourrait bien constituer, comme le soutenaient les avocats, un appel au vice si c'est là le prisme puritain et déformé par lequel vous voyez le monde. Selon moi, cet appel est une excellente chose et mérite bien qu'on y réponde mais vous voyez comment des gens qui détestent la musique, les plaisanteries et le plaisir pourraient en être choqués. Il est assez merveilleux que ce texte ancien, ce magnifique recueil de contes fantastiques, garde encore le pouvoir de choquer les fanatiques du monde entier plus de mille deux cents ans après sa première apparition.

Le livre que nous appelons aujourd'hui communément *Les Nuits arabes*<sup>1</sup> ne prend pas son origine dans le monde arabe. Il est probablement d'origine indienne ; les recueils d'histoires indiennes ont aussi un goût marqué pour les récits-cadres, les

1. *The Arabian Nights*, titre généralement employé en anglais pour désigner *Les Mille et Une Nuits*.



histoires enchâssées à l'intérieur d'autres histoires à la manière de poupées russes, et les fables animalières. Quelque part aux alentours du VIII<sup>e</sup> siècle, ces histoires sont passées en Perse et selon quelques bribes d'information qui nous sont parvenues, le recueil était connu sous le titre de *Hazar Afsaneh*, "Un millier d'histoires". Il existe à Bagdad un document du X<sup>e</sup> siècle qui décrit le *Hazar Afsaneh* et évoque son récit-cadre, l'histoire d'un méchant roi qui chaque nuit tue une concubine jusqu'à ce qu'une de ces femmes condamnées parvienne à échapper à son exécution en lui racontant des histoires. C'est la première fois que nous voyons apparaître le nom de "Schéhérazade". Il est triste que du *Hazar Afsaneh* ne survive aucun exemplaire. Ce livre est le grand "chaînon manquant" de la littérature mondiale, le fabuleux volume par lequel les contes fantastiques de l'Inde ont voyagé vers l'ouest pour finir par rencontrer la langue arabe et se transformer en *Les Mille et Une Nuits*, un livre aux nombreuses versions dont il n'existe pas de version canonique reconnue et qui a ensuite continué son voyage vers l'ouest, vers le français d'abord dans la version d'Antoine Galland au XVIII<sup>e</sup> siècle, lequel ajouta un certain nombre de contes qui ne figuraient pas dans le corpus arabe comme "Aladin et la lampe merveilleuse" et "Ali Baba et les quarante voleurs". Et à partir du français, les contes passèrent vers l'anglais et de l'anglais arrivèrent à Hollywood qui est un langage en soi et là ils s'emplirent de tapis volants et de Robin Williams incarnant le Génie. (À propos, il est bon de noter qu'il n'y a pas de tapis volants dans *Les Mille et Une Nuits*. Il y en a partout ailleurs dans la tradition orientale. Il existe par exemple une légende selon laquelle le roi Salomon en possédait un qui pouvait changer de taille et devenir assez grand pour transporter une armée, la première force aérienne. Mais dans *Les Mille et Une Nuits*, tous les tapis restent passifs et inertes.)

Cette grande migration narrative a inspiré une grande partie de la littérature mondiale jusqu'au réalisme magique des conteurs sud-américains de sorte que, lorsqu'à mon tour j'emploie certains de ces procédés, j'ai l'impression de boucler un cercle et de rapporter après un long détour cette tradition du récit chez elle, là où elle a pris naissance. Mais je déplore la perte du *Hazar Afsaneh* qui pourrait si on le retrouvait achever l'histoire des

contes, et quelle découverte ce serait... Il résoudrait peut-être un mystère qui est au cœur du récit-cadre ou plutôt à sa toute fin, une question que je me pose depuis des années. Schéhérazade et sa sœur Dunyazâd au bout des mille et une nuits et davantage, sont-elles devenues des meurtrières, ont-elles tué leurs maris sanguinaires ?

C'est, je dois l'avouer, l'aspect sanglant de cette histoire qui m'a d'abord attiré dans *Les Mille et Une Nuits*. Livrons-nous à un petit calcul.

Combien de femmes ont-ils vraiment tuées, ce roi, ce Shâhriyâr, ce monarque sassanide de "l'île ou de la péninsule de l'Inde et de la Chine" et son frère Shâh Zamân, souverain régnant sur la barbare Samarcande ? Cela commence, c'est du moins ce que raconte l'histoire, lorsque Shâh Zamân découvre sa femme dans les bras d'un cuisinier du palais dont les principales caractéristiques sont les suivantes : il est (a) noir, (b) énorme, et (c) couvert de graisse de cuisine. En dépit de ces caractéristiques ou peut-être à cause d'elles, la reine de Samarcande avait l'air de prendre beaucoup trop de plaisir alors Shâh Zamân les découpa en morceaux, elle et son amant, les abandonna là sur le lit de leurs plaisirs et s'en alla chez son frère où peu de temps après il surprit par hasard sa belle-sœur, la reine de Shâhriyâr, dans un jardin près d'une fontaine en compagnie de dix suivantes et de dix esclaves blancs. Les dix et les dix étaient très occupés à se donner mutuellement du plaisir mais la reine appela son amant qui descendit d'un arbre placé là très à propos. L'horrible type était, eh oui, (a) noir, (b) énorme, (c) il bavait ! Comme ils s'amusaient bien, les dix et les dix et la reine et son "nègre" ! Ah, la méchanceté et la duplicité de la gent féminine, et l'inexplicable attrait qu'exercent les énormes Noirs laids et dégoulinants ! Shâh Zamân raconta à son frère ce qu'il avait vu, là-dessus les suivantes, les esclaves blancs et la reine subirent leur sort, personnellement exécutés par le Premier ministre de Shâhriyâr, son vizir (ou wazir). L'amant noir et "baveur" de feu la reine s'échappa, c'est du moins ce qu'il semble, sinon comment expliquer son absence sur la liste des morts ?

Le roi Shâhriyâr et le roi Shâh Zamân prirent dûment leur revanche sur la gent féminine traîtresse. Pendant trois ans ils épousèrent chacun et déflorèrent une jeune vierge chaque nuit puis la